

**Joachim
Son-Forget**

L'invisible esquissé

Je dédie ce livre à toutes les victimes directes et indirectes de la tragédie du COVID19. Qu'il puisse être une invitation à vagabonder dans sa vie intérieure. On y trouve le meilleur pour soi et pour les autres. Elle est immense comme une cathédrale. Même brûlée, elle demeure.

Prologue

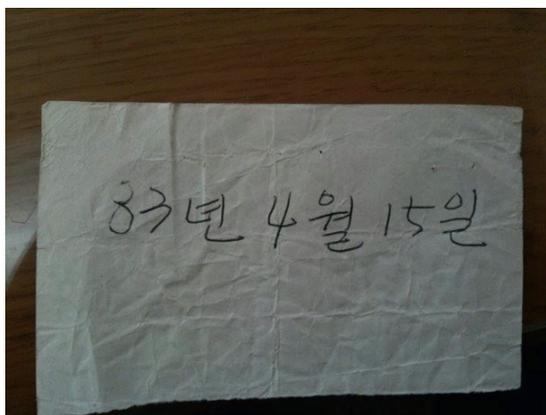
“La vie, bénéfice de la vie. – L’homme peut s’étirer
aussi loin que possible par sa connaissance,
se croire aussi objectif que possible : il n’en retire
pour finir rien d’autre que sa propre biographie.”
(Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, IX, §513).

La vie, bénéfice de la vie : autrement dit, au cœur du bouillonnement planétaire qui a permis l’émergence de la vie humaine, c’est à la chance que je me rends. En tâchant de donner corps à mon élan personnel, depuis l’été séoulien de 1983, festif mais étouffant, fort du *boom* économique de la décennie et des millions de touristes, depuis cet été où « je », Kim Jae-Duk, au nom aléatoire dont un inconnu m’a affublé et probablement né le 15 avril de cette année, suis abandonné à Mapo-gu, arrondissement aujourd’hui résidentiel mais alors marécageux de la capitale sud-coréenne, je désire la chance. « Je » suis alors traversé par un manque, fondamental : celui d’un nom véritable. Mapo-gu n’a pas quarante ans à cette date, Séoul porte encore les stigmates de la guerre, qu’ils se donnent à voir dans des ruines monumentales, dans des masses de réfugiés du nord ou dans les yeux de légions orphelines, d’abord de GI’s, puis de coréens « pure souche ». Et pourtant... De sans-famille, je deviens enfant

trouvé, et même attendu : une chance pour une famille hautemarnaise, française et spinalienne, qui m'emmène à Marnay-sur-Marne.

La chance côtoie la douleur, oui, mais il faut pousser les choses plus loin – dissocier la douleur de la mort, rigide et cadavérique, infranchissable. La mort est morte en 2008, année où, seul à seul avec moi-même, désormais Joachim, Jean-Marie Forget, je retourne à Séoul. L'énigme de l'origine, à moi posée avec cette acuité particulière qui est le lot des orphelins, demeure toute la vie, mais il y a d'autres choses dans ce petit monde. Le chant des oiseaux, l'école de la guerre, la musique... Et l'amour, bien sûr, qui découle de tout cela, et qui est liberté, comme me l'a enseigné Daniel, mon vieux maître de jeu, même s'il m'est impossible de croiser des femmes dans mon univers fermé.

La tâche qu'un homme s'impose repose sur ce qu'il est. Or, qu'y a-t-il de plus facile que de se méprendre sur une tâche ? Dans ces conditions, il est un devoir auquel je me dois d'obéir : celui de dire *qui je suis*, afin que l'on ne me prenne pas pour un autre. Pourtant, à ce devoir répond une certitude, qui me souffle que je ne suis pas un, que l'unité est mensonge, tromperie, illusion, construction...



Pièce indiquant ma date de naissance, retrouvée sur moi à mon recueil dans la rue à Séoul. Je ne l'ai retrouvée dans mon dossier d'adoption à Séoul qu'en 2008 lors de mon 1^{er} retour en Corée du Sud, par hasard, en feuilletant des pages de dossier dont je disposais déjà des copies. J'ai aujourd'hui égaré l'original.

Musiques de l'enfance

Qu'ai-je appris à Marnay, si près de Langres, ville où naquit Diderot et que Vauban fortifia, et dont on disait, au XVIIIe siècle, qu'elle était « habitée d'un peuple si guerrier qu'elle (passait) pour la pucelle du pays » ? Quelque chose, sans doute, comme une impassibilité guerrière assortie d'un goût prononcé pour la musique ; surtout, une idée de la France, de sa naïve simplicité et de son désarroi profond. Ces deux éléments font qu'on n'y fait que passer ou qu'on y reste à jamais. L'enfance est le cœur de la vie, le point d'où est lancée la machine. La vie, bénéfique de la vie : tous les chemins partent de l'enfance et *mènent à elle*. De cette enfance haute-marnaise, je garde, mêlés et indistincts, des souvenirs bons comme mauvais. Il paraît qu'il fut difficile pour Diderot, lorsque des raisons familiales le lui imposèrent, de quitter Paris pour revenir à Langres ; je ne le ferai pas mentir. En Haute-Marne, mes oreilles enfantines s'emplissent avant tout de bruits naturels, ceux des oiseaux, que j'observe, souvent en les piégeant, parfois en les recueillant, et étudie. Après être entré au Cours Préparatoire un an plus tôt que les autres enfants, j'écoule mon temps libre dans les champs et les forêts, à pied ou juché sur cette moto au gros moteur de 80 cm³ que mes parents ont imprudemment confié à mon moi de six ans, finalement plus prudent que l'autorité parentale. Recueilli en moi-même, j'ignore l'ennui. Je génère même une fourmilière – où, malheureusement,

je n'ai que des femelles non fécondées qui se hissent hors du bocal ayant brutalement chu du buffet de la cuisine.

Puis vient, rapidement, la musique, à laquelle m'initie mon premier professeur, Monsieur Louis B., organiste de Langres dont la particularité est d'être aveugle suite à un accident de la petite enfance, une pierre reçue à la tête par son grand frère. Puisqu'il ne tolère pas que je veuille jouer des pièces trop difficiles pour mon âge, au lieu des petites pièces minables qu'il me propose, je le laisse, impassible, m'insulter et me dire que je ne serai jamais un bon pianiste, mon attention se reportant plutôt vers ce qui se trame quelques mètres derrière lui parlant à ma chaise vide. C'est ensuite une femme, Marie-Pierre R. – qui, elle, voit très bien – qui prend le relais. Elle m'apprend à aimer la compétition en me faisant participer à des concours de piano pour enfants, et, malgré elle, à compter davantage sur moi-même que sur ceux qui prétendent enseigner quelque chose, en vous laissant travailler seul contre rémunération, tant mieux pour moi vous dirais-je.

Mais c'est une troisième personne qui devient mon véritable *maître* – précisément parce qu'il devient aussi mon *compagnon* : Daniel Folton, dont ma vie porte la marque et qui a fait de moi une personne ambitieuse. Lui m'apporte toujours mon goûter, me prodigue des leçons interminables – de jour comme de nuit ! – et, pourtant, n'accepte jamais qu'on lui donne un sou en retour. Avec lui, je travaille de grandes pièces, bien trop difficiles pour mon niveau ; il m'enseigne l'art de l'interprétation, sa façon qu'il a de

confronter différentes versions, qu'elles soient grandes, moins grandes, connues ou méconnues, et que contiennent ses milliers de trente-trois tours entreposés dans son petit appartement sale et exigu où trône, au milieu du salon, entre le *Petit livre rouge* de Mao et un portrait du Che, un Bösendorfer de concert. Lui est quasiment aveugle, et a même étudié à l'institut des Jeunes Aveugles. Ses parents lui ont naguère dit qu'il ne ferait rien de bon. Être fils d'un résistant communiste qui a fait sauter des trains : voilà qui n'est pas simple. Plus dur encore, son handicap, un grave colobome bilatéral, probablement dû à la rubéole dont sa mère fut atteinte durant sa grossesse. Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Jeune, Daniel fait le mur de l'INJA pour se rendre en cachette à l'internat des filles. Il passe son prix de piano avec le grand Lazare Levy, figure de proue du conservatoire de Paris – pour finir par partir, en rebelle, courir le monde, accorder les pianos du roi du Maroc, écouter Aznavour lui demander son avis sur les premières notes de « La Bohème », faire du *piano-bar* en Thaïlande pour se payer un billet de retour et une séance d'opium, cela entre deux périple de Moscou à Vladivostok, à bord du Transsibérien.

Bref, Daniel le révolté aveugle me montre comment écouter les autres interprètes et sentir mon propre jeu, plutôt que comment regarder mes doigts et mes partitions – chose que je n'ai, à vrai dire, jamais vraiment apprise à faire avec mon premier professeur. Il invente des analogies entre le jeu du pianiste et les